

Philippe Antoine

CINQ MOIS À ALGER

RELIEF 10 (2), 2016 – ISSN: 1873-5045. P. 60-72

<http://www.revue-relief.org>

DOI: <http://doi.org/10.18352/relief.941>

Uopen Journals

The author keeps the copyright of this article

This article is published under a CC-by license

Ernest Feydeau parcourt la ville d'Alger et ses environs cinq mois durant. Le livre qui est le fruit de ces observations, *Alger*, est un document important qui rend compte des modifications du regard porté sur une ville de plus en plus marquée par la présence française. Chez Feydeau, l'Orient rêvé cède vite la place à une peinture sans concession d'une société sur le déclin. Ce témoignage est cependant fortement dépendant des manières de voir d'un observateur qui reste constamment extérieur aux scènes qu'il décrit et sous influence de préconstruits culturels qui façonnent sa vision.

Ernest Feydeau séjourne à Alger du 16 juin 1860 au 13 novembre de la même année. Durant ces cinq mois, il ne quittera guère la ville et ses environs immédiats. Ce contact avec l'Orient lui inspirera plusieurs textes algériens¹ dont une « étude » qui ressortit à la littérature des voyages. Ce dernier ouvrage est divisé en six sections principales qui exemplifient deux des principales composantes du genre viatique : la topographie et l'éthopée. Les pages consacrées à la description des mœurs et types indigènes sont encadrées par deux chapitres qui offrent un aperçu de la ville et de ses environs. L'ensemble est lui-même précédé d'un hommage à Sainte-Beuve, auquel est dédié le livre qui prend la forme d'une lettre lui étant adressée, et suivi d'un « résumé », sorte d'essai sur l'avenir de la colonie. Ces deux derniers fragments sont d'une importance capitale parce qu'ils proposent des indications de lecture dont il faut rendre compte rapidement. En se plaçant sous le patronage du maître², Feydeau souligne indirectement la littérarité d'une œuvre composée pour un lecteur choisi avant d'être livrée au

public. Il indique également dans cet hommage liminaire qu'il s'est rendu en Algérie pour des motifs qui n'avaient pas grand-chose à voir avec les préoccupations de l'esthète et relevaient d'une mission que lui avait confiée un « ministre éclairé³ ». Ainsi fait-il le départ entre son activité « diplomatique » et le regard désintéressé et artiste qu'il a pu poser sur l'ailleurs et l'autre. Les choses ne sont évidemment pas aussi simples et il suffit de se reporter à la fin du livre, et donc au « résumé », pour se rendre compte que les options politiques du relateur contraignent fortement ses manières de voir. La défense d'une identité orientale, qui passe par la sauvegarde d'un patrimoine architectural et celle de modes de vie menacés par la colonisation est en adéquation avec la politique de Napoléon III, soucieux d'entretenir une collaboration avec les élites arabes⁴. Feydeau expose son système en quelques pages, il tient en ces quelques principes : Alger ne doit à aucun prix devenir une ville française et il faut au contraire tout faire pour lui redonner le « caractère oriental » (154) qu'elle a déjà partiellement perdu. On doit de surcroît essayer « la régénération des Maures » (156) et, si l'entreprise échoue, les protéger : « Les peuples, comme les hommes, ont droit à des égards quand ils sont vieux » (157). On situe aisément la position de l'écrivain, assez commune dans la période : la supériorité occidentale est indiscutable mais imposer un modèle uniforme conduirait à une homogénéisation mortifère qui répandrait sur le monde « un incommensurable ennui » (158) né de la répétition du même sur toute la surface du globe. « Quant aux hommes, ils formeront une race unique, produite par un universel croisement » (158). Ce temps viendra, nous dit Feydeau. Il faut en attendant jouir des beautés préservées et songer à retarder leur ruine. L'ami Gautier, qui fait un compte rendu du livre dans *Le Moniteur Universel* du 27 mars 1862, est sur la même longueur d'onde et va droit au fait : « Paris devrait faire [d'Alger] sa serre chaude et son jardin d'hiver » (158). Il faut garder à l'esprit ces quelques éléments si l'on veut comprendre les violentes charges de Feydeau contre les dévastations que les colons ont fait subir à Alger ou celles qui attribuent à l'Européen la responsabilité de la dégénérescence des peuples autochtones. Elles cohabitent de manière parfaitement paisible avec des pages qu'il est aujourd'hui pénible de lire, tant elles font preuve d'un racisme sûr de lui-même, adossé à une totale bonne conscience... et très largement partagé par les contemporains.

En plein Orient

Nous nous attendons bien sûr, en lisant un tel ouvrage, à ce que défile une série de vignettes exotiques. En 1860, toutefois, la société coloniale est une réalité et il est devenu impossible d'ignorer l'omniprésence de l'empreinte française sur le pays – et notamment sur Alger. Il appartient donc au descripteur avide de couleur locale de trouver les poches qui ont échappé à la banalisation ou au processus de défiguration urbaine qui provient de l'importation invasive de modèles architecturaux néo-classiques. C'est dans la « haute ville » que le promeneur trouvera ce qu'il cherchait, non sans avoir auparavant conspué « les rues modernes qui rayonnent autour de la place du Gouvernement » (32) :

Jugez de ma joie, vous qui me connaissez ! J'étais enfin en plein Orient. Le rêve de ma jeunesse se réalisait, et vous savez, je l'espère, ce que peut faire éprouver la réalisation d'un rêve. Là, rien ne ressemblait aux choses connues, et même à celles entrevues. Les rues ombreuses, d'un à deux mètres de large tout au plus, s'élevaient en escalades hardies : les unes sur des degrés cailloutés, les autres par des pentes lisses qui se coupaient à angle droit ou se heurtaient rapidement en décrivant de rapides zigzags. Les murailles toutes blanches, que je pouvais toucher de la main, des deux côtés, se rapprochant en l'air par des surplombs inégaux, finissaient par se confondre en entrecroisements de minces poutrelles, et la couleur du ciel m'apparaissait alors par taches bleues, d'où le jour tombait sur le frais pavé comme des soupiraux d'une cave. Parfois une longue voûte obscure s'ouvrait devant moi, tournant tout à coup et me faisant passer, sans transition, des ténèbres à la lumière ; puis, les ruelles plongeaient mystérieusement jusqu'au fond d'impasses toutes blêmes où reluisaient des marteaux de porte en cuivre fourbi ; et les portes de chaque maison, toutes fermées, fortifiées de gros clous de bronze et percées de judas treillagés, avaient des airs taciturnes comme des portes de harem ou de prison : j'en pâlais de plaisir. (32-33)

Une telle séquence suit un patron maintes fois exemplifié. La mention de la jouissance éprouvée au contact de l'ailleurs ouvre et clôt un paragraphe qui, après l'évaluation initiale, figure le passage de la frontière séparant deux mondes en tous points opposés. Vient ensuite la liste des différences⁵ par lesquelles est défini un urbanisme qui ne ressemble à rien de connu et s'oppose en tous points à l'univers de référence du relateur⁶. Ainsi les rues sont-elles étroites, sinueuses, pentues... à l'antithèse, en somme, du « goût Rivoli⁷ » qui préside à l'agencement de la ville moderne. Un tel pittoresque entrelacs est propice à une déambulation au hasard et en zigzag⁸, il est pourvoyeur

de surprises et d'expériences sensorielles, il favorise des excursions mentales qui s'alimentent aux secrets des impasses et portes closes. Les mystères de l'Orient sont à portée de regard, il faudra attendre un peu pour pénétrer plus avant dans ces intérieurs jalousement défendus... qui ne tiendront pas nécessairement leurs promesses.

Nous sommes ici en terrain de connaissance. Feydeau continue une tradition qui a imposé dans l'imaginaire occidental une mythologie de la ville orientale, censée satisfaire les exigences de l'esthète et prête, ce qui n'est pas incompatible, à la consommation touristique. Le morceau que nous venons de citer, après quelques aménagements, ne dépareillerait pas dans le guide Joanne⁹. Remarquons au passage que les considérations qui précèdent pourraient tout aussi bien être transposées aux tableaux de la « nature africaine » : « stérilités farouches », « suaves verdure », « élégantes colonnettes » et autres « pâtres, drapés de blancs haillons » mettent l'artiste en état de prendre part à « l'inénarrable harmonie » (136) qui sourd de paysages jouant sur toutes les fibres de l'homme sensible. On croirait lire un pastiche des relations de l'ère romantique, comme si rien n'avait changé depuis l'époque du *Voyage en Orient* de Lamartine (1835)¹⁰. À lire ces passages de manière isolée, on pourrait en effet les insérer sans peine dans la série de ces topiques attendues qui ont contribué à façonner une matière orientale créée par l'Occident¹¹. Le charme opère, quelquefois, car Feydeau connaît son métier et on ne saurait oublier par ailleurs, en lisant de tels tableaux, que la littérature viatique est encline au stéréotypage, voire au ressassement. Ce serait faire un mauvais procès à l'auteur que de le cantonner dans un rôle de suiveur alors même que tous les voyageurs ne font que s'entre-gloser. En outre, le cliché a sans doute quelques vertus : il n'est pas dit qu'il ne soit adossé au réel qui dans une certaine mesure le produit, il témoigne de manières de voir permettant de cerner un imaginaire d'époque et n'est pas toujours dénué du charme discret que lui confère la façon de l'écrivain. Que ce dernier soit ou non conscient d'offrir à son lecteur des cartes postales est une autre affaire et nous savons bien que notre lecture est le fruit de préconstruits culturels eux aussi datés.

Il n'y a donc pas de motifs totalement fondés qui conduiraient à passer par pertes et profits une prose qui, après tout, témoigne d'un enchantement réel éprouvé au contact de l'ailleurs. Feydeau n'adopte en rien la posture du savant, il ne joue aucunement à l'explorateur et encore moins au pèlerin. Nous sommes en présence d'un promeneur

qui se contente, et ce n'est pas si mal, de jouir des surprises que lui offre un univers défamiliarisant, sans prétendre aucunement délivrer une leçon – au moins dans cette dimension du Voyage qui est ici privilégiée. Le fait que nous ayons affaire à un séjour, et non à un voyage à proprement parler, est sans doute déterminant quant à la saisie de l'esprit des lieux. Il est difficile de *bien voir* en passant et en brûlant les étapes – comme le fit Chateaubriand lors de son périple oriental. En choisissant d'habiter Alger et de s'y immerger, en refusant peu ou prou les facilités de l'anecdote et en prenant le temps de parcourir en tous sens une ville qu'il s'approprie, le rédacteur du volume prend le parti du territoire qu'il arpente. Il l'appréhende bien sûr en fonction des cadres qui sont les siens mais sait aussi se montrer accueillant à cette couleur locale qui n'est pas seulement la résultante d'une fabrication idéologique et culturelle.

Un Alger vrai

Si nous nous fions au titre de l'ouvrage, c'est une « étude » que nous lisons – et le terme s'entend différemment selon qu'il définit une fiction ou un récit de voyage. Le roman naturaliste qu'est par exemple *Fanny*, le grand succès éditorial de Feydeau, peut certes tendre à l'étude de mœurs et se ranger sous la bannière des littératures du réel. Pour autant, il est difficile de mettre sur le même plan l'enquête que Feydeau mène sur le terrain et l'histoire pleine de bruit et de fureur d'un amant éperdument jaloux de la vie conjugale de sa maîtresse. *Alger* veut cerner au plus près, de manière quasi journalistique et en régime exclusivement référentiel, les us et coutumes d'une population par ailleurs fortement hétérogène. Les chapitres consacrés aux « races indigènes », aux « Juifs » et aux « nègres » (III à V) proposent une taxinomie des différents types qui peuplent la ville et ont pour ambition d'épuiser le sujet en établissant une sorte de fiche anthropométrique censée rendre compte des types, mœurs et conduites de chacun des groupes humains observés. Le relateur s'introduit, on ne sait trop comment, dans tous les milieux, assiste aux fêtes et cérémonies, s'invite au tribunal ou à la mosquée, parcourt toutes les strates de la société... et, à partir de la collecte de ce « matériau », dresse un portrait sans complaisance aucune d'une humanité dégradée. Prostitution généralisée, misère et saleté, arriération et servitude, tels sont quelques-uns des traits récurrents de ce tableau parfaitement noir, à quelques exceptions près dont on ne sait trop si elles apportent une lueur d'espoir

ou si elles sont exposées pour confirmer la règle.

La colonisation pourrait être tenue responsable de ces maladies sociales et il arrive à Feydeau d'égratigner, très discrètement, les Européens. Dans l'ensemble, cependant, il loue l'entreprise civilisatrice de la France :

[...] nous avons créé des routes, défriché des landes, assaini des marais, bâti des villages, aménagé des forêts, construit des hôpitaux, des magasins, des entrepôts, curé des ports, creusé des puits et rendu la tranquillité à une étendue de pays considérable (54).

Par ailleurs, sous sa plume, viennent des formules qui rendent les différents groupes humains responsables de leur condition et éventuellement de leur déchéance. Un exemple suffira, il est question dans les lignes qui suivent des « nègres de race pure », « faits pour la domesticité » :

Rien ne vaut le rire de ces êtres voués au servage. Il est celui de la joie franche et de l'ingénuité. Leur bouche fendue jusqu'aux oreilles, leurs longues dents, leurs yeux à fleur de tête expriment une jovialité de bon aloi qu'on chercherait en vain sur la physionomie des rêveurs de l'Occident. Leurs gestes ont la naïveté comique des gestes du singe. Race troublante ! Partout écrasée et partout soumise, elle porte sa laideur avec une risible satisfaction ! (122)

De tels propos se passent de commentaires. On en trouverait d'autres qui qualifient les Juifs, ou les Maures. Il serait vain, face à de telles séquences, de feindre l'étonnement et il reviendrait à l'historien des mentalités ou à l'anthropologie littéraire de déterminer les scansions de ce discours racialisé qui innerve la littérature du siècle¹². Nous sommes ici très loin de ce fantasme du « despotisme oriental », hérité du XVIII^e siècle, qui voyait l'Orient comme la terre du fanatisme et pas encore du côté des revendications qui voudraient faire de l'Algérie une annexe de la France¹³. Feydeau hésite entre deux avenir de la colonie : « la séparation qui a toujours existé entre cette race et la nôtre » et « la complète absorption des indigènes par les Français » (154). À ses yeux, les deux solutions sont discutables mais il faudrait choisir et engager une politique qui aurait au moins l'avantage de la cohérence. Force est d'admettre que la marge de manœuvre est mince, entre l'apartheid et la totale acculturation.

Le « réalisme » de cette étude est on ne peut plus paradoxal. Représenter Alger « *telle qu'elle est* » (49) implique bien sûr que ne soit pas passée sous silence la laideur d'une cité qui culmine lors de l'évocation de ces bas-fonds en lesquels se condense le pire de l'humanité, à savoir la banlieue d'Alger, sorte de paroxysme de la malpropreté, de la férocité, de l'imbécilité (130-131). Dans le même temps, cette vision très noire est indéniablement construite par un observateur qui s'avance à découvert, en assumant ses partis pris et en saturant son texte de marqueurs axiologiques qui en disent au moins autant sur le voyeur que sur le spectacle désolant qu'il présente. L'Orient ne fait plus rêver. Mais Feydeau joue à l'évidence de ce désenchantement et tente d'en faire de la littérature en adoptant la posture à bien des égards confortable d'un démystificateur un rien pervers : chez lui, la magie des lieux est définitivement offusquée par la dégénérescence des hommes qui les habitent. Et il opte pour un envers du décor qui se révèle *in fine* une artialisation de la fange. Ce pittoresque bas n'échappe pas au stéréotypage. De ce fait, il rate le réel qu'il est censé approcher et se trouve totalement dépourvu de portée critique. De manière symétrique, le texte propose d'ailleurs un catalogue, certes moins copieux, d'images convenues de l'homme-du-désert qui échappe à l'avilissement et évolue dans le temps anhistorique du mythe, à l'instar de ce « vieux Maure » qui semble avoir atteint la sagesse et caresse sa barbe en souriant (144). Somme toute, Feydeau saccage ce rêve oriental qui a alimenté les écrits de la période romantique mais il ménage une telle distance avec son objet que, sous sa plume, la misère devient un spectacle, la ville une scène et le pays un paysage. Le moins qu'on puisse dire est que les conditions nécessaires à la monstration d'un « Alger vrai » ne sont pas réunies. Sans doute aurait-il fallu un peu plus d'humilité, face à un tel sujet, pour en donner une représentation « réaliste » : l'omniprésence de Feydeau, pour lequel tout « prête [...] à la plastique » (71) et lui fournit des prétextes à faire du style¹⁴, empêche qu'on puisse tout à fait croire à la fidélité d'un tableau qui laisse trop voir la façon de son créateur.

Le dernier témoin

« [...] cet *Alger* peut être considéré comme un repère dans l'histoire de l'Algérie littéraire »¹⁵. Franck Laurent, auquel nous empruntons cette proposition, entend ainsi désigner le moment, celui de la décennie 1860, au cours duquel s'impose l'image d'une Algérie qui est en train de

changer et de se banaliser¹⁶. De fait, Feydeau pose assez souvent, dans son texte, en dernier témoin d'une société sur le point de s'éteindre. Des années plus tôt, Chateaubriand avait porté le deuil du monde sauvage et dressé le portrait grotesque et navrant des derniers Indiens, déjà corrompus par la civilisation et appelés à disparaître¹⁷. Le diagnostic posé dans *Alger* est d'une certaine façon similaire et, lui aussi, sans appel. Il repose sur trois constats : les autochtones adoptent en les singeant les usages des Français et oublient de ce fait leur propre culture, seules subsistent des traces ténues de ce qui fut une civilisation florissante, il est devenu impossible de croire à la renaissance d'un peuple qui est exténué et condamné à une mort prochaine. Il est sans doute inutile de revenir longuement sur ce dernier point. « Pauvres gens ! » s'exclame Feydeau à propos des Arabes, « ils auront beau faire, nous les regarderons longtemps comme des êtres issus d'une race inférieure, et nous ne les hausserons pas de sitôt à notre niveau » (95). Les vaincus appartiennent au passé et n'ont guère d'avenir et, s'il faut leur témoigner de la compassion et leur éviter autant que faire se peut la plus avilissante des misères, c'est en mettant en place une forme d'assistanat compassionnel qui accompagnera leur agonie inéluctable. Feydeau écrit des pages saisissantes, par exemple sur ces vieilles Mauresques en haillons, parfois infirmes, qui quémangent l'aumône impériale accordée par le préfet et qui, autrefois, « appartenaient aux premières familles d'Alger ! » (105). Il est impossible à ses yeux de donner du travail à une population citadine qui ne sait rien faire, sinon broder, à la rigueur, et dont la négligence et la mollesse empêchent tout labeur un tant soit peu productif (105). Bref, toutes les solutions possibles qui permettraient d'éviter la mendicité et son corollaire, la prostitution, sont passées en revue par un relateur qui en arrive à accepter ce qu'il pense être une fatalité de l'histoire¹⁸.

Il reste alors, avant qu'il ne soit trop tard, à tenter de sauvegarder ce qui peut l'être en pénétrant dans des milieux encore préservés dont Feydeau se fait en quelque sorte l'archiviste. De fait, nous pouvons lire dans *Alger* quelques scènes qui continuent la tradition littéraire orientaliste. Nous assistons ainsi à des repas, à des fêtes, à des spectacles, à des cérémonies... à des danses :

Une danseuse se lève paresseusement et s'étire les membres. Elle noue une large pièce de soie, nommée *fouta*, sur ses reins, de façon à cacher ses jambes, et, agitant un foulard dans chacune de ses mains, elle remue tout son corps

devant un miroir, sans bouger de place, s'aidant seulement de légers frottements de pieds. Pendant qu'elle piétine ainsi, avec les ondulations d'un serpent dressé sur sa queue, sa tête se renverse en arrière, et l'on entend sonner les larges anneaux en or creux qui roulent autour de ses chevilles. Cela dure plus ou moins longtemps, une demi-heure quelquefois, avec le ronflement des gros tambours et la note persistante de la musette ; puis la danseuse, tendant un de ses foulards au-dessous de ses yeux, s'affaisse lentement sur elle-même, pendant que la musique s'assourdit. Tout à coup elle se redresse, piétine encore avec vigueur, et les tambours alors se mettent à tonner effroyablement. Enfin, épuisée, elle laisse tomber son foulard, et pendant que toutes les Mauresques poussent, pour applaudir, leurs *you-you* traditionnels, elle se jette sur le divan, essoufflée comme un cheval qui vient de finir une longue course. (84)

Le relateur s'est donc acquitté de sa mission et ajoute une variante de plus à la longue série de tableaux vivants similaires qui renvoient à un « Orient » fantasmé, terre pour ainsi dire natale d'un érotisme dont la *Correspondance* de Flaubert donne quelques échantillons maintes fois commentés... Il fournit cependant le service minimum et nulle fascination ne point chez lui pour la belle danseuse et ses évolutions. Le commentaire tombe, sèchement : « Quelque belle que soit la danseuse, on ne peut nier que ses mouvements ne tiennent un peu du singe ; la grâce n'y est pas, la grâce féminine surtout ! » (85). Le passage est assez significatif de la tonalité des séquences consacrées à l'Alger des Arabes. Feydeau n'est pas de ceux qui cèdent à la magie d'un monde autre et il le fait savoir. Ce qu'il voit et consigne dans son texte est tout au plus curieux, original, dépaysant, agréable. Tout ceci mérite sans doute d'être rapporté comme un témoignage donné sur des modes de vie voués à disparaître – sans plus.

D'ailleurs, dans bien des cas, nous avons affaire à des descriptions qui insistent sur la propension des autochtones à adopter les us et coutumes français. Dans les maisons mauresques se trouve un mobilier hétéroclite : on y trouve des tapis semblables aux descentes de lit de Paris, des petits lits en fer qui ressemblent à ceux des collèges ou des hôpitaux (57), des commodes « vulgaires » (57) voisinant avec quelques objets plus exotiques. Feydeau assure qu'il est désolé de présenter un intérieur « dans sa vérité vulgaire » mais prend le parti de ne pas « *arranger* l'Afrique » : « [...] je décris ce que je vois, et tant pis si ce que je vois n'est pas beau » (58). On pourrait également remarquer, dans un même ordre d'idée, que les femmes arabes « ont la rage de se civiliser » et que l'on peut en rencontrer qui se promènent « vêtues de

crinolines et de robes à volants ! » – ce qui a pour effet que « les Français affamés de Mauresques [...] s'en lassent bien vite et retournent aux Espagnoles et aux Françaises » (104). De telles notations pourraient rimer avec celles qui dénoncent les méfaits de l'urbanisme imposé par le colonisateur. Une telle lecture est fondée en partie et placerait alors Feydeau dans la lignée de ceux qui, à l'instar de Gautier, entendent retrouver et célébrer une barbarie originelle non encore anéantie par les influences dévastatrices de l'Occident. Cela dit, l'Alger de Feydeau est « irrécupérable » parce qu'une « globalisation » est en marche qui uniformise les modes de vie et rend impossible une enquête véritable sur des hommes et des lieux qui sont sur le point de perdre leur identité. Cela, à tout prendre, ne serait pas si mal vu si le témoin ne prenait systématiquement le parti du vainqueur et n'affichait un mépris aussi constant pour le vaincu.

*

* *

Divers paramètres expliquent la posture de l'écrivain. En premier lieu est posé un cahier des charges « réaliste » qui a pour effet de démythifier un « Orient » rêvé en lui opposant une vision plus en accord avec la réalité des phénomènes observés – ou censément telle. Nous nous situons alors au cœur d'un débat de type esthétique : le relateur s'accorderait le droit de « daguerréotyper » ce bout d'Afrique sans rien cacher ou omettre et s'acquitterait ce faisant des « devoirs » de tout bon voyageur¹⁹. On peut bien sûr opposer quelques arguments qui fragilisent le parti pris de Feydeau : la façon est chez lui très voyante, l'observateur est omniprésent, il perpétue la tradition de l'exotisme littéraire. Il faut également prendre en compte une donnée essentielle : la ville que visite Feydeau est effectivement en train de se transformer à partir de 1860 et son texte est l'un des symptômes de cette banalisation d'une destination qui devient peu ou prou inscrite dans les trajets touristiques et perd de son étrangeté avec l'affirmation de la présence française. Enfin, le voyageur est soumis à une double contrainte : il déplore d'un côté la perte de « caractère » de cet Orient français mais, en homme de son siècle, ne se départit pas des préconstruits culturels qui l'amènent à penser que la domination européenne, légitimée par le déclin inéluctable des populations autochtones, va dans « le sens de l'histoire ». Tout ceci fait après tout d'*Alger* un document précieux qui

témoigne excellemment des manières de voir, de penser et de sentir d'un moment historique. La représentation de l'Algérie coloniale que propose Feydeau serait donc indéniablement et paradoxalement fidèle – si l'on n'oublie pas qu'il s'agit d'une représentation. Telle est peut-être la vertu première de ces auteurs « mineurs » : leur lecture donne accès à des imaginaires d'époque, par des voies plus directes et plus sûres que celles ouvertes par ceux qui imposent leur vision personnelle.

Notes

1. *Le Secret du bonheur* (1864) et *Souna. À franc étrier !* (posthume, 1876).
2. L'expression « cher maître », qui scande la relation, rappelle de manière insistante la présence et l'autorité du destinataire.
3. Page 28. Les références au texte de Feydeau 2003 figureront désormais dans le corps du texte et renverront à cette édition.
4. François Pouillon fait le point sur la doctrine du « Royaume arabe », que Napoléon III aurait voulu associer à la France, à la fin de la présentation de son édition, notamment p. 19-21. L'Empereur se rendit à Alger du 17 au 21 novembre 1860 mais il n'est pas attesté que Feydeau ait été recruté pour jouer un rôle précis lors de cet événement que son journal, *L'Époque*, saluera quelques années plus tard avec enthousiasme, *ibid.*, p. 19.
5. « [...] la comparaison des différences produit les remarques » affirme Gautier au début de *Constantinople* (Gautier 1996, 34).
6. Rappelons ces mots de Nerval, écrits à propos du Caire : « [...] c'est avec un étonnement toujours plus vif que je me retrouve à mille lieues de ma patrie, et que j'ouvre mes sens peu à peu aux vagues impressions d'un monde qui est la parfaite antithèse du nôtre. » (Nerval 1998, 194).
7. Gautier déplore dans tous ses Voyages l'uniformisation architecturale qui résulte de la démolition des quartiers anciens, remplacés par un damier de rues à arcade. Voici par exemple une remarque concernant Athènes : « Comme tous les peuples récemment sortis de la barbarie, les Grecs actuels copient la civilisation par son côté prosaïque et rêvent la rue de Rivoli à deux pas du Parthénon. (Gautier 1852, 128-129).
8. Elle définit un nouvel « art du voyage » qui fut notamment « théorisé » par Gautier et Nerval. J'ai tenté de rendre compte des transformations du genre viatique à l'époque du romantisme dans *Quand le Voyage devient Promenade*.
9. C'est en 1862 que la série des Guides Joanne lance son volume algérien, rédigé par Louis Piesse.
10. Franck Laurent, dans la remarquable anthologie qu'il consacre au Voyage en Algérie, remarque à juste titre que les descriptions du désert, chez Feydeau, suivent de près celles de Fromentin (*Une Année dans le Sahel* paraît en 1859) et porte ce jugement sans appel sur la prose de l'auteur d'*Alger* : « Les démarquages de Fromentin [...] rendent désagréablement sensible la différence des visions et des styles. Le site de Mustapha d'Alger, sous la plume de Feydeau, est toujours paradisiaque – mais réduit pour l'essentiel à un paysage (dont la description,

éminemment « artiste », est bien loin, même si elle s'efforce de lui ressembler, de celle de Fromentin, autrement fluide et rêveuse). (Laurent 2008, 350).

11. Je fais allusion ici, bien évidemment, à la thèse développée par Edward W. Said dans *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*.

12. Voir à ce propos Sarga Moussa, 2003.

13. Le 12 novembre 1848, la Constitution de la Deuxième République fait de l'Algérie une partie de la France. Mais les insurrections des années 1850 et 1851 administrent la preuve que, sur le terrain, les choses sont loin d'être « réglées ».

14. Feydeau était surnommé par ses amis « le colonel des métaphores ».

15. Laurent, 351.

16. Laurent 347 : « [...] les principaux cadres de la société coloniale se mettent en place. Les infrastructures de transport et d'hébergement se développent, se modernisent, et vont bientôt faire de l'Algérie une destination touristique. [...] Les écrivains illustres sont de plus en plus nombreux à faire le voyage outre-Méditerranée, et à en publier le récit. Mais le ton n'est plus celui des romantiques. Dans l'ensemble, l'Algérie leur renvoie l'image d'un Orient banalisé, domestiqué, voire dégradé. Jusqu'au tournant du siècle, la société coloniale ne remplit guère ce vide, et demeure surtout matière à satire. »

17. Voir Reichler, 1994, 155-175.

18. On peut sur ce point songer à ces mots de Chateaubriand : « Quand l'Indien était nu ou vêtu de peaux, il avait quelque chose de grand et de noble ; à cette heure, des haillons européens, sans couvrir sa nudité, attestent sa misère : c'est un mendiant à la porte d'un comptoir, ce n'est plus un sauvage dans sa forêt. » (Chateaubriand, 2003, t. I, 386). Remarquons toutefois que, pour le mémorialiste, le responsable de cet état de fait est clairement désigné. Chez Feydeau, les choses sont beaucoup moins claires et on ne lit sous sa plume aucune condamnation explicite de la colonisation qui se met en place.

19. Chateaubriand les présentait ainsi dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (éd. Chateaubriand, 2011, 139) : « Un voyageur est une espèce d'historien : son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre ; et, quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité ».

Ouvrages cités

Philippe Antoine, *Quand le Voyage devient Promenade*, Paris, PUPS, « Imago Mundi », 2011.

François René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Le Livre de Poche, « La Pochothèque », 2003.

François René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (éd. Philippe Antoine et Henri Rossi), Paris, Champion, 2011.

- Ernest Feydeau, *Alger. Étude*, éd. présentée par François Pouillon, Paris, Éditions Bouchène, 2003.
- Théophile Gautier, *Excursion en Grèce* [1852], chap. II, dans *L'Orient*, Paris, Charpentier, 1877, t. 1.
- Théophile Gautier, *Constantinople*, éd. Sarga Moussa, Paris, La Boîte à Documents, 1996.
- Franck Laurent, *Le Voyage en Algérie. Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2008.
- Sarga Moussa (éd.), *L'Idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature*, Paris, l'Harmattan, « Histoire des Sciences Humaines », 2003.
- Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1998.
- Claude Reichler, « Le deuil et l'enchantement dans les textes américains », dans Jean-Claude Berchet (éd.), *Le Tremblement du temps*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, « Colloque de Cerisy », 1994.
- Edward W. Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, « La couleur des idées », 1997.